

Non loin de ...là-bas

Pierre Courtois nous « relate » sa marche, non pas l'artifice d'une certaine démarche, mais la vraie, toute simple en lignes droites, qui marque le sol de ses empreintes aux rythmes réguliers 1, 2, 3...

Elle a tout naturellement pris son départ à travers les campagnes de son pays de La Roche, qu'il tentait de capter, par le dessin dans toutes les finesses de ses subtiles replis, en attente d'en débusquer sans doute une réalité davantage en profondeur. Puis, chemin faisant, impuissant devant ces horizons provisoirement inaccessibles, son regard s'est forgé patiemment une acuité à percer le voile ténu qui recouvre des traces du temps délétaire oubliées, délicatement prélevées à même le sol, puis glissées en poche à la dérobee. Émerveillement, un peu à la manière d'un archéologue mettant au jour ses découvertes soudaines, cachées sous la première couche de surface ; émotion devant ces laissés pour compte, brindilles, bourgeons desséchés, mousse et lichens, squelettes d'oiseaux délavés, boues durcies, humbles repères, hors prix, de la mémoire d'un promeneur solitaire. Ces vestiges déclencheurs de ces moments fugitifs de sensible et de rêve, il ne pourra se résoudre à leur mise à l'ombre définitive des tiroirs, pour la délectation du seul découvreur. Auteur (celui qui ajoute aux choses), il va, de ses mains expertes, mettre en situation privilégiée, les jalons élus de ses marches campagnardes. Ces reconstitutions de morceaux de nature recomposée vont aussitôt se mouvoir dans la magie d'un tissu de relations naturelles ou subtilement réinventées par l'artiste : sorte d'Eupalinos, constructeur exemplaire qui utilise « nos trésors inconnus avec un peu plus de suite et de génie que nous ne le faisons nous-même ».

Plasticien à part entière, il délaissera par moments ses sites étranges recréés pour des compositions raffinées, souvent totémiques, de bois, métal, papiers, tissus récupérés et détournés, où ses dons de peintre viennent en renfort aux textures sensibles des matériaux érodés. Les vastes campagnes aux modulations ardennaises, prestigieux écrin de son antique ferme condruzienne de Cochaute, ne pouvaient contenir longtemps l'incandescence intimiste de ses modestes formats confrontés à ces espaces sans limites. Déjà du haut de la porte de grange de sa demeure, (« ce grand tiroir à souvenirs où s'enlacent objets et images »), un grand oiseau fantastique pointait son vol prémonitoire vers « un là-bas »... Ce sera le point de départ d'une prise de possession terrienne par les techniques bien à lui de l'arpentage, de l'appropriation cadastrale, avec l'outillage ancestral de la mire, du cordeau, du fil à plomb, des lattes graduées. Comme il l'a fait avec la science de son archéologie, il soumettra celle de la géographie physique de la topographie aux exigences de sa liberté créatrice ; une liberté à l'écart de toute performance spectaculaire, au raz du sol, au raz des racines de l'intime, où la lente fluidité du temps coule ses silences sous les bruisse-

ments des ruisseaux. Il en est ainsi de cette curieuse machine muette, sur roues et sans moteur, faite de récupérations, destinée à la seule fonction de « point de visée » pour le tracé imaginaire du méridien 5° 52' 30'' de Greenwich situé à Verviers. Elle est de surcroît pourvue d'un dévidoir de fils sans fin, cité lainière oblige, prête à un tracé hypothétique, au pigment bleu, sur des terres à prospecter par notre arpenteur en quête d'un tissage de relations invisibles, son labour à lui. « Le tissage, lien culturel présent chez tous les peuples » renvoie ainsi à l'œuvre de son épouse tisserande dont le paraphe GF au bas des œuvres authentifie d'autre part sa discrète et combien intense complicité de chaque jour.

Que par-delà l'esthétique, l'art renvoie à une manière d'être, une éthique, Pierre Courtois tient à le rappeler: « vivre, écrit-il, c'est donner la priorité aux relations avec soi sur toutes les autres, mais vivre ensemble exige que les relations sans soi passent avant les siennes », une pensée inspirée d'un passage de l'étude savante de L. Darms sur les relations à l'intérieur d'un groupe de 5 personnes que l'artiste traduit dans son surprenant Pentacombinat: un habile graphisme combien éclairant, sur le jeu des 5 doigts de la main et d'une suite de modulations formelles au cœur de pentagrammes. Comme Rimbaud, il nous convie tout au long de son œuvre à « être voyant et surtout à se faire voyant ». Ses montjoies, édifiés pierre après pierre ne sont-ils pas aussi des repères de parcours pour lui et pour les autres.

Son parcours artistique à lui illustre à souhait la priorité fondamentale du regard, par la constance aujourd'hui dans ses travaux de cette ligne d'horizon qui lui est propre, comme à chacun, puisqu'elle se dessine à l'échelle de la hauteur des yeux. Ce trait de cordeau révélateur du réel et de ces incertitudes, fil conducteur de son œuvre depuis la cote 105 du regard de ses 10 ans face aux patrons de couture fauflés de l'oncle tailleur, jusqu'à la plus récente, la 163 de son exposition de 1998 à la Maison de la Culture de Namur.

Son exploration poétique des lieux clos de l'intime comme ceux des étendues rurales est de l'ordre d'une archéologie de la mémoire toujours mouvante. De secrètes boîtes miniatures où l'« ici » et l'« ailleurs » se fondent en un même espace, en proposent une vision fascinante.

Rendre compte de tout ce vécu reste bien sûr un défi pour nos vocabulaires infirmes, oublieux de la loi impérieuse du regard.

René Léonard (16 Mars 2004 - Préface de la plaquette "L'art dans la ville" Tournai Lille 2004)